traia, lo contrario de lo que las queria don Carlos. Al calçarlas con dificultad, diciendo que su padre mando fuesen tan estrechas (estando en Alcalà), dió un bofeton a don Pedro Manuel i guisadas i picadas en menudas piezas hizo comer las votas al menestral (1). » Il semble que, si ce fait révoltant avait été avéré, Brantôme se fût exprimé d'une autre manière. Et puis, il est difficile de croire que Phillippe II s'occupât de la dimension des bottes de son fils, à un âge surtout ou ce dernier croyait pouvoir se permettre de donner des soufflets à un officier de la Cour (2).

L'histoire des bottes que don Carlos fit manger au cordonnier est un conte si ridicule, quoique Cabrera la relate et que Brantôme la donne comme un conte, que Castro la donne comme une calomnie, dans son livre sur les protestants espagnols. Outre qu'on improvise ainsi la mise en pièces d'une paire de bottes, que l'on fait manger à un patient sans qu'il meure, Philippe II était trop bon pour n'avoir pas corrigé son fils, dans le cas où il se serait livré à une extravagance pareille.

Le cardinal Espinosa, grand président de Castille, avait expulsé du palais le comique Cisneros qui devait jouer, la nuit, en présence du prince don Carlos. Cette expulsion fut cause que le prince se rencontrant avec Espinosa, dans un des corridors du palais,

(1) Cabrera, liv. VII, chap. xx, p. 469.
(2) Gachard, *Don Carlos et Philippe II*, p. 150.

traia, lo contrario de lo que les queria don Carlos. Al calçarlas con dificultad, diciendo que su padre mando fuesen tan estrechas (estando en Alcalà), dió un bofetón a don Diego Manuel i guisadas i picadas en menudas piezas hizo comer las calzas al menestral (1). » Il semble que, si ce fait révoltant avait été avéré, Brantôme se fût exprimé d'une autre manière. Et puis, il est difficile de croire que Philippe II s'occupât de la dimension des bottes de son fils, à un âge surtout où ce dernier croyait pouvoir se permettre de donner des soufflets à un officier de la Cour (2).

L'histoire des bottes que don Carlos fit manger au cordonnier est un conte si ridicule, quoique Cabrera la relate et que Brantôme la donne comme un conte, que Castro la donne comme une calomnie, dans son livre sur les protestants espagnols. Outre qu'on improvise ainsi la mise en pièces d'une paire de bottes, que l'on fait manger à un patient sans qu'il meure, Philippe II était trop bon pour n'avoir pas corrigé son fils, dans le cas où il se serait livré à une extravagance pareille.

Le cardinal Espinosa, grand président de Castille, avait expulsé du palais le comique Cisneros qui devait jouer, la nuit, en présence du prince don Carlos. Cette expulsion fut cause que le prince se rencontra avec Espinosa, dans un des corridors du palais,

(1) [illegible], liv. VII, chap. xx, p. 469.
(2) [illegible], Don Carlos et Philippe II, p. 150.

LE CARDINAL ESPINOSA.

Imp. Vve A. Cadart, Paris.

le saisit par le cou, tira sa dague et lui dit : « Vous osez vous attaquer à moi, en ne laissant pas venir Cisneros pour me divertir ; par la vie de mon père, je dois vous tuer. »

Le cardinal se jeta, tout tremblant, à genoux, aux pieds du prince pour sauver sa vie. Mais, dès ce moment, Espinosa devint l'ennemi le plus terrible que le malheureux don Carlos eût à la Cour et dans toute l'Espagne. Et c'est de lui sans doute que partirent tous les contes et toutes les histoires qui diminuaient la considération du fils de Philippe II.

En 1567, don Carlos avait vingt-deux ans ; tous ceux qui l'approchaient l'aimaient, parce que, malgré ses entraînements, il était généreux et ami de la vérité, qualités qui lui faisaient grand tort dans cette Cour d'hypocrites et d'ambitieux.

Il était toujours l'objet de la même affection de la part de la régente doña Juana et de la reine Elisabeth, avec qui il avait de fréquentes entrevues, unique adoucissement à l'état de désespoir dans lequel il vivait continuellement.

Le roi ne voulait pas l'adjoindre à ses affaires civiles, ni lui ouvrir une voie dans la carrière des armes, ni lui laisser avoir aucune influence personnelle. Il était jaloux, et se défiait des pensées politiques de son fils, à qui faisaient une guerre sourde le duc d'Albe, le cardinal Espinosa, grand inquisiteur, avec toute la séquelle du Saint-Office, et Ruy Gomez de Silva.

Mais, malgré les calomnies répandues contre lui,

ce qui prouve que don Carlos n'était pas un méchant homme, ni un impuissant, c'est la pensée de Catherine de Médicis de le marier à la sœur cadette d'Elisabeth, projet auquel s'opposa toujours Philippe II ; c'est l'idée de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne de lui faire épouser leur fille doña Anna.

Moüy raconte, comme un trait de son mauvais caractère, la destitution qu'il décréta de Lobon, le garde de ses joyaux, et le procès qu'il lui fit intenter, vers la fin de 1566, pour avoir fait disparaître un papier qui intéressait le prince. Don Carlos voulait, dit-on, le jeter par la fenêtre, et il lui ordonna de sortir immédiatement du palais. Il nomma une commission composée de Gaztelu, Martinez de la Cuadra et du trésorier Colonna, pour qu'ils instruisissent un procès qui lui fit perdre son emploi de chef de la garderobe, et confier cette charge à don Diego de Olarte.

Si don Carlos mit tant d'ardeur à se faire servir par Lobon, et lui retira plus tard sa confiance, par suite d'une infidélité, il n'y a là rien d'étonnant ; tout le monde en fait autant.

Badoaro et Brantôme assurent que le prince donnait aux femmes de mauvaise vie de l'argent, des chaînes, des médailles. Pendant que d'un côté Tiepolo affirme, en 1567, qu'il y avait peu de mois que don Carlos donnait des signes de dispositions contraires à la chasteté, un autre historien écrit qu'on le soupçonnait de ne pas être habile pour la génération.

Un secrétaire du roi écrivait, le 7 mars 1562 à l'ambassadeur de l'empereur à Madrid. « L'indispo-« sition du prince est toujours comme par le passé, « il ne montre pas les effets qu'on attend à son « âge. »

Charles de Moüy dit : « Philippe II retardait le mariage de son fils, malgré les instances de Maximilien et de l'impératrice ; sans doute ces lenteurs étaient amenées par diverses autres causes que j'exposerai en leur lieu ; mais on ne peut hésiter à écrire avec un historien, que ces *incertitudes sur la virilité* de son fils n'eussent un grand poids dans son esprit. »

Quelques années plus tard, en 1566, l'ambassadeur de France donnait à sa Cour des détails plus précis. Don Carlos était soumis à un traitement qui devait le fortifier, et développer, s'il était possible, ses aptitudes rebelles ou tardives. Mais le médecin de la reine n'espérait pas un heureux succès, et il le disait nettement à Fourquevaulx : « Non obstant les receptes que ses trois médecins luy ont faict user pour le rendre habille d'espouser femme, c'est temps perdu d'en espérer lignée, car jamais il n'aura d'enfants. » Et l'ambassadeur ajoute : « Cela s'accorde au dire du prince d'Éboli (Ruy Gomez) qui m'en a quelquefois dit autant. » Cependant le mois suivant (juillet 1567), on fit courir le bruit que les médecins avaient réussi : « Il est maintenant, écrit Fourquevaulx avec une nuance d'ironie, en quelque opinion de demi homme naturel, à cause de quoi chas-

cuns desdits médecins en rapporte mille escus de rente. » C'est sans aucun doute à ce résultat que Tiepolo fait allusion dans les derniers mots de la phrase que j'ai citée : « Mais il y a quelques mois, il a donné des signes *assez* manifestes du contraire. » Cette impuissance venait-elle d'épuisement, après des débauches trop violentes pour ce corps débile, ou bien était-elle un effet naturel de la faiblesse physique du prince? On ne sait, mais j'incline davantage vers la dernière opinion, en voyant dès 1562, dans la dépêche que j'ai citée, le secrétaire de Philippe II exprimant son inquiétude. (1)

Les considérations auxquelles se livre Ch. de Moüy qui a fait, sans doute, une étude précieuse, d'après tous les documents et les historiens qui traitent de la vie de don Carlos, ne sont pas ce qu'elles devaient être.

La connaissance qu'avait Fourquevaulx lui venait des médecins de la Cour et principalement des médecins du roi et de la reine. Ces médecins obéissaient complètement à l'idée, à la volonté et à l'ordre de Philippe II, qui voulait, en ces moments, faire voir à Maximilien, désireux de marier sa fille au prince don Carlos, que les fièvres et l'impuissance du prince ne le lui permettaient pas. Et pendant qu'on répandait ces bruits d'un côté, on accusait d'un autre le même prince de passer les nuits dans les rues de Madrid, en donnant du scandale avec les femmes.

(1) Ch. de Moüy, *Don Carlos et Philippe II*, pp. 125, 126.

La vérité est qu'aucun incident, aucune opération, aucun fait n'est venu prouver, dans toute la vie de ce prince, qu'il était impropre à la génération. Le contraire se prouverait par l'accident de sa chute à Alcala, et par les dons à Mariana Garcetas.

Que la fièvre l'ait parfois affaibli, que les excès l'aient d'autres fois vaincu, comme tous les jeunes gens qui se lancent à cet âge dans les plaisirs, c'est possible. Mais le déclarer impuissant, l'astuce seule des favoris de Philippe II a pu inventer une pareille incapacité pour favoriser ses projets. Ce fait et d'autres du même genre lui valurent la désaffection de son fils.

Le père savait parfaitement que son fils n'était pas inhabile au mariage. Aussi pendant qu'il faisait donner ses raisons aux médecins, pour qu'elles parvinssent aux oreilles du père de doña Anna de Bohême, il traitait, en secret, de son mariage avec Marie Stuart, et il employait tous les moyens pour en obtenir la réalisation. Et il en serait venu à bout, sans la mort de l'évêque Cuadra, ambassadeur à Londres, à cette époque, qui avait fort avancé la négociation ; et ce mariage se serait peut-être réalisé, sans la mort de ce négociateur, mort qui vint paralyser toutes les intrigues, si habilement nouées par Philippe II.

Donc si Philippe II avait cru son fils inhabile, il n'eût pas traité avec tant d'efforts de son mariage avec cette princesse ; et si, le sachant inhabile, il voulait le marier, ce serait un fait de plus à joindre aux actes atroces de ce roi.

Écartons encore ce fait ; pour juger la conduite de Philippe II à l'égard de son fils, et le juste motif que pouvait avoir don Carlos de ne pas être content de son père, il suffit de réfléchir un moment sur la question des mariages qui s'offrirent à ce prince et dont aucun ne se réalisa.

La conduite de Philippe II à cet égard me porte à croire que, dès que son fils eut quatorze ans, il avait décidé qu'il n'aurait pas de succession. En effet, à l'âge où était arrivé le prince, aucun héritier du trône d'Espagne n'était resté sans se marier, comme le prouve Philippe II lui-même, qui l'était à seize ans. Quel pouvait être le motif d'une résolution pareille ? C'est ce que personne ne pourra facilement deviner.

Ce ne serait pas le motif que la mort allait le surprendre jeune, puisque, avec la maladie et la faiblesse qui en résulta, don Carlos atteignit ses vingt-trois ans, et qu'il aurait fini par vivre aussi longtemps que son père. Ce ne serait pas le défaut d'intelligence ; il en avait une suffisante, dont je trouve la preuve dans la crainte qu'il inspira à son père et à tous les favoris de son gouvernement.

Pourquoi alors n'avoir pas laissé le prince se marier avec Elisabeth de Valois, qui n'avait que quelques mois de plus que lui ; union que la politique, la raison d'Etat et la paix des peuples avaient préparée ?

Pourquoi ne pas le marier ensuite avec la princesse Anne de Bohême, sa parente ? mariage que le

père de la jeune princesse, le roi de Bohême Maximilien, poursuivait avec tant d'insistance ? Pourquoi Philippe II invente-t-il à sa place le mariage impossible avec Marie Stuart ? Pourquoi permet-il que les députés demandent l'union du prince avec la princesse veuve de Portugal ? Qui sait si ce n'était pas par ses suggestions que les députés agissaient ainsi ; chose qui souleva don Carlos, qui le vit pousser la duplicité jusqu'au point de se rendre plus tard à l'Assemblée et de gourmander les députés pour cette pensée ?

La pensée ténébreuse et maligne de ce roi, il l'a malheureusement emportée avec lui ; il l'a renfermée avec lui dans la tombe, sans que personne puisse la pénétrer. Mais pendant ce temps, le père se mariait d'abord avec Elisabeth de Valois, puis avec doña Anne de Bohême, épouses promises toutes deux à don Carlos.

ANNE DE BOHÊME.

Imp. Vve A. Cadart, Paris.

CHAPITRE V

Je ne crois pas sans intérêt de m'occuper en ce moment de quelques-uns des préliminaires relatifs aux mariages projetés entre don Carlos et les princesses Anne de Bohême et Marie Stuart, afin que, par les faits et les documents, le lecteur puisse se former une idée de l'âme de Philippe II et de ses intentions à l'égard de son fils.

Anne de Bohême était née en Espagne, dans la province de Valladolid, en 1549. Son aïeul, Ferdinand, était frère de Charles-Quint. Philippe II la demanda à son parent Maximilien, qui répondit, au mois d'octobre 1561, au comte de Luna, ambassadeur à Vienne : « qu'il louait beaucoup l'heureuse pensée du roi, » et qu'il lui accordait la main de sa fille pour don Carlos. La négociation se prolonge